

Penser les (re)configurations de l'engagement littéraire

Chloé Chaudet



Catherine Brun & Alain Schaffner (dir.), [*Des écritures engagées aux écritures impliquées. Littérature française \(xx^e-xxi^e siècles\)*](#), Dijon : Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2015, 231 p., EAN 9782364411326 & Thierry Jacques Laurent, [*Le roman français au croisement de l'engagement et du désengagement \(xx^e-xxi^e siècles\)*](#), Paris : L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 2015, 242 p., EAN 9782343064970.

Pour citer cet article

Chloé Chaudet, « Penser les (re)configurations de l'engagement littéraire », Acta fabula, vol. 17, n° 1, Essais critiques, Janvier 2016, URL : <https://www.fabula.org/revue/document9611.php>, article mis en ligne le 03 Janvier 2016, consulté le 18 Mars 2025, DOI : 10.58282/acta.9611

Penser les (re)configurations de l'engagement littéraire

Chloé Chaudet

« Nécessité impérative de garder le mot “engagement”, un beau mot encore tout neuf », notait Jacques Derrida pour les cinquante ans des *Temps modernes*. Et d'ajouter aussitôt :

en le tirant peut-être un peu ailleurs : tourné du côté où nous nous trouvons chercher à nous trouver, « nous », aujourd'hui. Garder ou réactiver les formes de cet « engagement » en en changeant le contenu et les stratégies¹.

Aujourd'hui, la notion d'engagement reste globalement désavouée au sein de la critique française, malgré une ouverture notionnelle latente dont témoignent l'ouvrage collectif dirigé par Catherine Brun et Alain Schaffner, *Des écritures engagées aux écritures impliquées. Littérature française (xx^e-xxi^e siècles)*, et la monographie de Thierry Jacques Laurent, *Le Roman français au croisement de l'engagement et du désengagement (xx^e-xxi^e siècles)*. Si ces deux études parues en 2015 manifestent encore une certaine crispation, compréhensible, par rapport à la notion d'engagement, elles ne nous incitent pas moins à la conserver en l'adaptant au sens où l'entendait Derrida.

L'engagement sartrien mal-aimé & malmené

Dans l'ouvrage de C. Brun et A. Schaffner comme dans celui de T. J. Laurent, les conceptualisations sartriennes de l'engagement apparaissent clairement comme un repoussoir, en particulier pour les écrivain.e.s ayant fait « le deuil de l'utopie révolutionnaire² ».

À cet égard, les contributeurs du premier volume se référant très fréquemment à Sartre en tant que chantre d'un concept dépassé, un bilan sur l'engagement littéraire sartrien aurait été utile, d'autant plus que l'introduction pointe que « [l]es définitions et les déclinaisons de l'engagement littéraire et de ses avatars méritent d'être précisées, comme doivent être démystifiés les figures d'intellectuels produits en référence³ ». Si la figure de Sartre est bien démystifiée dans l'étude, ne

¹ J. Derrida, « “Il courait mort” : Salut, salut. Notes pour un courrier aux *Temps modernes* », *Les Temps modernes. 50 ans*, mars-avril-mai 1996, n°587, p. 7-54, p. 40.

² C. Brun & A. Schaffner (dir.), *Des écritures engagées aux écritures impliquées*, op. cit., quatrième de couverture.

³ C. Brun & A. Schaffner, « Vouloir pouvoir », op. cit., p. 7-15, p. 7.

reviennent, au gré des contributions, que certains traits liés au concept de « littérature engagée » qu'il a contribué à cristalliser, tels que la prééminence d'une écriture de l'immédiat, l'importance d'une prise de parole intellectuelle au sens dix-neuviémiste du terme, et évidemment la lutte émancipatrice allant de pair avec une orientation communiste.

Cette constatation vaut aussi pour l'essai de T. J. Laurent, qui déclare en introduction :

La notion [celle de « littérature engagée » selon Sartre] désigne les modalités et les formes selon lesquelles l'écrivain, témoin de son temps, quitte sa « tour d'ivoire » pour entrer dans l'arène qu'est le débat public et participer aux luttes sociales et choisir son camp⁴.

Une telle formulation ne rend pas justice à la nuance de la pensée de Sartre, telle qu'elle se déploie dans *Qu'est-ce que la littérature ?* et ailleurs. Avant même de préciser, dans son essai de 1948, que son inscription dans une lutte pour l'avènement d'une démocratie socialiste européenne ne doit pas être interprétée comme un soutien de l'U.R.S.S.⁵, Sartre avait souligné dès le premier numéro des *Temps modernes* que « l'engagement ne doit, en aucun cas, faire oublier la littérature⁶ ». Il est d'autant plus étonnant que T. J. Laurent ne soit pas d'emblée plus exhaustif à ce sujet qu'il revient sur *Qu'est-ce que la littérature ?* dans sa partie « Historique des notions d'engagement et de désengagement depuis l'époque de la "modernité littéraire" », où il insiste sur la « mode » de la littérature engagée « jusqu'au milieu des années 1950⁷ » – une mode qui va précisément de pair avec une réception partielle des concepts sartriens⁸.

Une notion utile aurait été celle d'« idéal-type », à entendre au sens de Max Weber comme l'« accentuation unilatérale d'un ou de quelques aspect(s) » de la réalité, choisi(s) dans le but de « former un schéma de pensée homogène » à visée heuristique⁹. Car ce que critiquent à juste titre les deux études comme dépassé constitue de fait l'accentuation de certains traits de la littérature engagée telle que définie par Sartre, en particulier dans *Qu'est-ce que la littérature ?*.

La réalité d'une schématisation de la pensée de Sartre est d'ailleurs mentionnée dans l'ouvrage de C. Brun et A. Schaffner, lorsque François Noudelmann observe :

⁴ T. J. Laurent, *op. cit.*, p. 13-14.

⁵ « Choisir l'U.R.S.S., c'est renoncer aux libertés formelles sans même avoir l'espoir d'en acquérir les matérielles. » (J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* [1948], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2010 p. 291.) Et plus loin, Sartre explique ce qui correspond pour lui à une démocratie socialiste européenne : « Entre l'U.R.S.S. et le bloc anglo-saxon, il est vrai qu'il faut choisir. L'Europe socialiste, elle, n'est pas "à choisir" puisqu'elle n'existe pas : elle est à faire. [...] les chances de la littérature sont liées à l'avènement d'une Europe socialiste, c'est-à-dire d'un groupe d'États à structure démocratique et collectiviste, dont chacun se serait, en attendant mieux, dessaisi d'une partie de sa souveraineté au profit de l'ensemble. » (*Id.*, p. 292.)

⁶ J.-P. Sartre, « Présentation », *Les Temps Modernes*, n°1, octobre 1945, repris dans J.-P. Sartre, *Situations II* [1948], Paris, Gallimard, 1964 [« Présentation des *Temps modernes* », p. 9-30], p. 13-14.

⁷ T. J. Laurent, *op. cit.*, p. 47.

⁸ C'est ce que souligne notamment le panorama de la réception internationale de la notion d'engagement fourni par Helmut Peitsch, « Engagement/Tendenz/Parteilichkeit », dans Karlheinz Barck, Martin Fontius, Dieter Schlenstedt *et alii* (dir.), *Ästhetische Grundbegriffe*, t. 2, Stuttgart, Metzler, 2000, p. 178-223.

⁹ Voir M. Weber, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », dans *Essais sur la théorie de la science*, trad. française de Julien Freund, Paris, Plon, coll. « Presses Pocket », 1992, p. 117-201, ici p. 172-173.

L'appropriation de Camus et de Sartre, soit par des acteurs philosophiques soit par des commentateurs politiques, a servi des intérêts distincts du champ intellectuel. [...] À travers la réduction de Camus et de Sartre à des « thèses » monolithiques et opposées, des vérités du temps s'exposent. [...] L'antithèse Sartre/Camus a ainsi constitué un opérateur idéologique permettant de départager des valeurs et des positions, d'un côté l'activisme révolutionnaire, de l'autre la mesure humaniste. Et que ni l'un ni l'autre des deux penseurs ne soit réductible à ces thèses n'empêche pas [certains penseurs contemporains] d'utiliser cette opposition pour promouvoir un retour des entités que les années soixante et soixante-dix avaient contestées¹⁰ [...].

Une approche transhistorique fructueuse

Si ce que nous préférons donc appeler *l'idéal-type de l'engagement sartrien* constitue, dans tous les sens de l'expression, un point de fuite pour les auteurs et contributeurs de nos deux ouvrages, une approche transhistorique de l'engagement connaît plus de succès. Dans les deux études, celle-ci est majoritairement inspirée des travaux de Benoît Denis¹¹, qui distingue la « littérature engagée » sartrienne, historiquement située, d'une conception transhistorique de l'engagement comme « littérature de combat et de controverse¹² ». Chez C. Brun et A. Schaffner comme chez T. J. Laurent, l'idée d'une confrontation frontale de l'écrivain à ce qu'il critique est globalement considérée comme condition *sine qua non* d'un engagement transhistorique, et a l'avantage de s'appliquer à un écrivain tel que Paul Claudel, qui, si on en revient à l'idéal-type sartrien, « ne fait pas partie des écrivains habituellement considérés comme des écrivains engagés¹³ ». Mais cet engagement peut aussi prendre des voies plus indirectes, ce que souligne Marie-Paule Berranger dans son article consacré à l'interprétation par André Breton des *Constellations* de Miró, dans son recueil du même titre en 1958. Rejetant alors, en phase avec son époque, l'idéal-type sartrien de l'engagement,

Breton oppose à la littérature engagée l'exemple d'un art qui, s'éloignant de toute référence à l'actualité, œuvrant dans l'implicite, réunit, pense-t-il, les chances de réveiller la vigilance endormie et de secouer la résignation¹⁴.

On pensera également à l'évocation par T. J. Laurent d'un Alain Robbe-Grillet récusant la « littérature engagée » sartrienne mais non le concept d'engagement, défini par l'écrivain

¹⁰ François Noudelmann, « Sartre/Camus, à l'envers et à l'endroit », dans C. Brun & A. Schaffner, *op. cit.*, p. 63-37, ici p. 61-64.

¹¹ Voir en particulier les introductions des deux ouvrages.

¹² *Littérature et engagement (de Pascal à Sartre)*, Paris, Seuil, 2000, p. 11.

¹³ Voir Pascale Alexandre-Bergues, « Claudel écrivain engagé ? », dans C. Brun & A. Schaffner, *op. cit.*, p. 31-39, ici p. 39.

¹⁴ M.-P. Berranger, « "Conjurer le vent déchirant et la nuit noire". Les *Constellations* de Miró lues par André Breton », dans C. Brun & A. Schaffner, *op. cit.*, p. 121-130, ici p. 122.

comme « la pleine conscience des problèmes de son propre langage¹⁵ » : en filigrane, il apparaît que la notion d'engagement reste efficace à la condition d'être repensée de manière élargie.

À cet égard, l'échantillonnage des romanciers « au croisement de l'engagement et du désengagement » est très vaste dans l'ouvrage de T. J. Laurent : outre de nombreuses références critiques et littéraires, son corpus en tant que tel, qui débute au début du xx^e siècle, est composé d'œuvres fictionnelles de Jean Mauclère, Albert Camus, Pascal Jardin, Alexandre Jardin, Michel Déon, Patrick Modiano, Andreï Makine. T. J. Laurent reconnaît que son corpus est « aussi limité qu'hétérogène » et que le choix de s'intéresser à des auteurs auxquels il avait précédemment consacré des essais « semblera évidemment partial¹⁶ ». Mais il souligne également que son échantillonnage est

doublement intéressant car représentatif à la fois de différentes tendances – en France et dans la francophonie – du genre romanesque (paralittérature, autofiction, récit philosophique, enquête historique, roman d'aventures – et de différentes manières de s'engager et de se désengager¹⁷.

Les écrivains sont traités, dans l'ordre cité, dans la seconde partie de l'ouvrage, « Sept romanciers au croisement de l'engagement et du désengagement ». Mettant au jour une filiation entre les auteurs abordés depuis Mauclère, cette partie de l'étude souligne que le rapport des écrivains à « l'engagement » peut être envisagé de manière non-interrompue au cours du xx^e siècle. S'il est dommage que les sept auteurs soient abordés les uns après les autres dans une perspective biographique, et que les grandes stratégies communes aux auteurs soient dégagées un peu tardivement, le choix de T. J. Laurent peut cependant se justifier si l'on considère qu'il est indispensable de s'intéresser aux postures, tant auctoriales qu'intellectuelles, de ceux que l'on aborde en tant qu'écrivains engagés.

Manifestations littéraires d'une ouverture notionnelle

En illustrant l'intérêt d'une acception transhistorique de l'engagement littéraire, nos deux études révèlent qu'elles conçoivent l'engagement en termes de continuité historique. En effet, l'ouverture notionnelle de la notion d'engagement constitue non pas un rejet total des concepts cristallisés par Sartre, qui renvoient pour certains à une tradition remontant à l'affaire Dreyfus, mais un assouplissement de *l'idéal-typesartrien*. C'est ce que soulignent les conclusions que

¹⁵ Voir A. Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, Paris, Minuit, 1963, p. 39, cité dans T. J. Laurent, *op. cit.*, p. 49.

¹⁶ T. J. Laurent, *op. cit.*, p. 20.

¹⁷ *Id.*, p. 21.

tirent nos critiques de leurs analyses littéraires, ainsi que les approches théoriques qu'ils convoquent.

T. J. Laurent cite ainsi à plusieurs reprises des travaux de Dominique Viart¹⁸ et de Sylvie Servoise¹⁹, travaux qui ont pour point commun d'étudier, sous l'angle de la continuité historique, les reformulations actuelles de l'intervention sociale et politique de l'écrivain. Une même continuité se dessine dans le bilan thématique que propose la sous-partie « Éléments de comparaison entre les auteurs du corpus ». T. J. Laurent y cite comme grands « thèmes de l'engagement²⁰ » communs aux sept auteurs de son corpus « la méditation sur l'Histoire », et déclare que « davantage que d'engagement politique, il faudrait parler d'engagement pour des valeurs²¹ » par ses écrivains. Ceux-ci auraient également pour similitude « d'avoir défendu la langue française et d'avoir cherché à séduire ou à informer autant – et peut-être parfois plus – que d'avoir voulu démontrer ou convaincre²² ». À cet égard, l'essai pâtit quelque peu de l'absence d'étude précise des stratégies rhétoriques élaborées par ces auteurs, dont T. J. Laurent souligne lui-même qu'elle « mériterait bien sûr un approfondissement²³ ». Car certains aspects de sa conclusion nous sont apparus peu convaincants, comme celui où T. J. Laurent déclare au sujet des sept auteurs qu'il étudie :

[...] si je les place au croisement de l'engagement et du désengagement c'est parce que, loin de nous donner toujours des leçons avec plus ou moins d'assiduité ou de sérieux, [ils] nous proposent aussi des échappatoires grâce auxquelles il est parfois possible, pour quelque temps, de transcender le réel ou de le laisser de côté²⁴.

Si T. J. Laurent choisit d'appliquer la notion de « désengagement » à ses auteurs, les « échappatoires » auxquelles il se réfère pourraient tout autant être considérées comme des formes moins frontales d'engagement. Il est quelque peu dommage que le critique accepte d'ouvrir la notion d'engagement par rapport à la « littérature engagée » sartrienne mais tienne à conserver une ligne de partage entre l'intellectuel et l'esthète.

¹⁸ Voir D. Viart, « Écrire au présent : l'esthétique contemporaine », dans Michèle Touret & Francine Dugast-Portes (dir.), *Le Temps des lettres. Quelles périodisations pour la littérature française du xxe siècle ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001, p. 317-339, cité dans T. J. Laurent, *op. cit.*, p. 17-18 ; D. Viart, « Fictions en procès », dans Bruno Blanckemann, Aline Mura-Brunel & Marc Dambre (dir.), *Le Roman français au tournant du xxie siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, p. 289-304, cité *id.*, p. 18 ; D. Viart, « Fictions critiques : la littérature contemporaine et la question du politique », dans Jean Kaempfer, Sonya Florey & Jérôme Meizoz (dir.), *Formes de l'engagement littéraire (xve-xxie siècles)*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2006, p.185-204, cité *id.*, p. 59.

¹⁹ Voir S. Servoise, *Le Roman face à l'histoire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, cité dans T. J. Laurent, *op. cit.*, p. 18-19 et p. 58.

²⁰ T. J. Laurent, *op. cit.*, p. 203.

²¹ *Id.*, p. 207.

²² *Id.*, p. 220.

²³ *Id.*, p. 209.

²⁴ *Id.*, p. 221.

Car aux xx^e et xxi^e siècles, le travail sur la forme n'est plus l'apanage de l'œuvre littéraire « autonome », si tant est qu'une telle œuvre ait pu jamais exister. Certains contributeurs de l'ouvrage de C. Brun et A. Schaffner le soulignent, tels Olivier Penot-Lacassagne mettant en lumière l'engagement par la forme des écrivains du groupe *Tel Quel*²⁵ ou Dominique Rabaté expliquant, dans un article justement intitulé « La forme à l'épreuve », que *Ce que j'appelle oubli* (2010) de Laurent Mauvignier peut être considéré comme un texte engagé « si l'on précise que c'est au sens de l'engagement de soi, par l'épreuve d'une parole difficile, qui doit rester individuelle²⁶ ». Pour sa part, Marie-Hélène Boblet étudie les manifestations de deux modalités récurrentes de l'engagement littéraire contemporain, à savoir le geste testimonial et l'écriture de l'intime à portée politique, à partir du texte *Entre chagrin et néant* (2009) de Marie Cosnay : dans ce compte-rendu commenté des *Audiences d'étrangers* tenues en 2008 au Tribunal de Grande Instance de Bayonne, « le travail littéraire, qui introduit la perspective historique ou généalogique dans l'à plat des audiences, accompagne la conversion du chagrin subjectif en affect politique²⁷ ».

Face à de tels renouvellements de la littérature française, pourquoi certains contributeurs de l'ouvrage de C. Brun et A. Schaffner reculent-ils devant l'idée de conserver la notion d'engagement ? À notre sens, le caractère éculé de l'idéal-type sartrien ne constitue pas une raison suffisante pour abandonner la notion d'engagement, d'autant plus que plusieurs écrivains et critiques français (ultra-)contemporains mentionnés dans l'ouvrage se réclament de l'engagement, ou du moins ne le rejettent pas en bloc. J. M. G. Le Clézio s'est ainsi explicitement identifié à la figure de l'écrivain engagé, déclarant entre autres : « En France, nous sommes tous enfants de la littérature engagée, de Sartre et de Camus. Nous avons hérité de leur besoin, de leur passion²⁸. » Évoquant aussi cet écrivain, T. J. Laurent revient d'ailleurs sur sa particularité : si Le Clézio est haï par certains en raison de son « idéalisme généreux et naïf²⁹ » – sont cités Michel Déon, Richard Millet et Antoine Compagnon —, il est également considéré par d'autres comme le noble représentant d'une « tendance anthropologique du monde contemporain³⁰ ». Un tel clivage, qui révèle notamment la suspicion d'une partie de la critique française face à une littérature revendiquant sa force de proposition, mérite d'être interrogé et mis en perspective.

²⁵ Voir O. Penot-Lacassagne, « Le service des écrivains (à propos de *Tel Quel*) », dans C. Brun & A. Schaffner, *op. cit.*, p. 141-150.

²⁶ D. Rabaté, « La forme à l'épreuve. Remarques sur *Ce que j'appelle oubli* de Laurent Mauvignier », *id.*, p. 171-176, ici p. 176.

²⁷ Voir M.-H. Boblet, « Du chagrin », *id.*, p. 177-186. Nous citons ici le résumé de la contribution p. 216.

²⁸ Voir Simon Kim, « La littérature comme alternative à la mondialisation », entretien avec J.M.G. Le Clézio, *Le Courrier de la Corée*, 09/02/2002, cité dans Bronwen Martin, *The Fiction of J.M.G. Le Clézio. A Postcolonial Reading*, Bern, Peter Lang, 2012, p. 29.

²⁹ T. J. Laurent, *op. cit.*, p. 66.

³⁰ Voir Pierre Brunel, *Glissements du roman français au xxe siècle*, Paris, Klincksieck, 2001, p. 32, cité dans *id.*, p. 66.

D'un imaginaire du surplomb à une pensée des connexions : l'apport de la littérature comparée

Conserver la notion d'engagement littéraire permet précisément de mettre au jour ses variations, historiques mais aussi géographiques et culturelles. Une telle démarche s'avère d'autant plus indispensable que les deux ouvrages mentionnent tous deux la francophonie. Si on n'y trouve que quelques références chez T. J. Laurent, elle apparaît comme une donnée importante³¹, et la critique intègre à son corpus un romancier français allophone (Andreï Makine). Dans l'ouvrage de C. Brun et A. Schaffner, son expérience de la francophonie donne l'occasion à Philippe Daros de souligner qu'une pensée des connexions est nécessaire pour repenser l'engagement aujourd'hui :

[...] désormais « la cosmopolis littéraire » a d'autres pôles que Saint-Germain des Prés. Et sans doute faut-il sortir du cadre temporel, spatial, dans lequel s'inscrit l'histoire de la modernité que parcourt cet ouvrage [P. Daros se réfère ici à Jeanyves Guérin, *Art nouveau et homme nouveau. Modernité et progressisme dans la littérature française du xx^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002] [...] car il est encore de nombreux lieux, dans le monde, où cette dialectique possède un sens. [...] Sans doute ma réflexion comparatiste se nourrit-elle de ce constat. [...] Et, de fait, au terme de ces années de formation si fortement marquées par *Critique* et *Tel Quel* mais aussi *Esprit*, *Les Temps modernes*, ma première année d'enseignement dans un... lycée horticole du Sénégal imposa une relativisation historique brutale de mes certitudes théoriques ! La découverte de Césaire, de Glissant, de Khatibi, de Kourouma tout d'abord puis d'écrivains n'appartenant pas à la tradition européenne ensuite [...] me permit de comprendre que les théories s'inscrivent rigoureusement dans l'histoire où elles s'élaborent et que cette histoire ne peut être transposée mais, tout au plus, mise en relation³².

Mettre en relation les diverses littératures de langue française oblige à reconsidérer la pensée sartrienne de l'engagement : la contribution de Sartre au discours postcolonial a eu pour effet que des auteurs francophones de la seconde moitié du xx^e siècle, tels que Mongo Beti ou Sony Labou Tansi, reprennent directement certains de ses concepts, alors même que ceux-ci étaient considérés avec suspicion côté hexagonal.

Plus globalement, l'apport d'une démarche comparatiste est évident dans l'ouvrage de C. Brun et A. Schaffner : ce qu'observe Ph. Daros au sujet des littératures francophones et comparées

³¹ Voir notamment T. J. Laurent, *op. cit.*, p. 20.

³² Ph. Daros, « Art nouveau ou homme nouveau : l'avenir d'une illusion », dans C. Brun & A. Schaffner, *op. cit.*, p. 151-160, ici p. 159.

s'applique *de facto* à la production littéraire hexagonale dont traite l'ensemble de l'étude. Nul hasard si, à la fin de leur quatrième de couverture, C. Brun et A. Schaffner se réfèrent à la « pensée de la relation³³ » évoquée par Ph. Daros pour l'appliquer à la totalité des contributions formant leur ouvrage :

Prenant acte de la mise en crise occidentale de l'artiste prophète et maître à penser, les deux volets de l'ouvrage [...] s'attachent à quelques figures qui, non sans contradictions ni déchirements, s'efforcent depuis l'affaire Dreyfus de *pouvoir encore* sans ignorer qu'en s'engageant, en s'impliquant, ils mettent en jeu, outre leur personne, la création même. [...] On comprend alors comment a pu s'opérer un nouveau partage des valeurs et des positions et se substituer, à un imaginaire du surplomb, une pensée des connexions³⁴.

Une pensée des connexions : voilà bien ce qui définit l'engagement contemporain, tant dans ses manifestations littéraires, à présent véritablement mondialisées, que dans les multiples variations internationales de la figure de l'intellectuel. Celles-ci révèlent que si l'intellectuel européen apparaît de plus en plus comme un histrion médiatique, c'est que sa prééminence dans l'ordonnement du monde n'est peut-être plus d'actualité.

³³ *Id.*, p. 158.

³⁴ C. Brun & A. Schaffner, *op. cit.*, quatrième de couverture.

PLAN

- L'engagement sartrien mal-aimé & malmené
- Une approche transhistorique fructueuse
- Manifestations littéraires d'une ouverture notionnelle
- D'un imaginaire du surplomb à une pensée des connexions : l'apport de la littérature comparée

AUTEUR

Chloé Chaudet

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : chloe_chaudet@yahoo.fr